

Le texte par qui le scandale arrive

LE TEMPS QU'IL RESTE

Écrit et réalisé par Elia SULEIMAN

Les tragédies de l'histoire sont souvent grotesques. Les Palestiniens vivent depuis 1948 un cauchemar kafkaïen. Alors que musulmans et chrétiens coexistaient pacifiquement en Palestine depuis quelques millénaires avec la minorité juive, les puissances occidentales, en totale méconnaissance de la région, et sous la pression d'une nouvelle idéologie, le sionisme, née en Europe au 19^{ème} siècle, décidèrent implicitement, et ce bien avant la deuxième guerre mondiale comme l'ont montré les nouveaux historiens israéliens, qu'ils seraient expulsés de leur terre pour satisfaire au rêve fou d'un état religieux juif.

Quelques massacres plus tard, perpétrés par les milices juives, c'est chose faite en 1948 avec plus de 700 000 Palestiniens jetés comme des malpropres aux frontières, et ce malgré une résolution de l'ONU exigeant le droit au retour : résolution qui, bien que revalidée près de 100 fois, ne sera jamais respectée par Israël. Au final, un non-sens en guise d'Etat, qui reste aujourd'hui schizophrénique, capable d'envoyer un transsexuel à l'Eurovision tout en choisissant un ministre des Affaires Etrangères dont le racisme ferait passer notre borgne national pour l'abbé Pierre.

Dans la tradition de ses pères spirituels du burlesque, Keaton et Chaplin, qui montrèrent en leur temps l'absurdité de la première Guerre Mondiale, c'est bien ce non-sens que le réalisateur du sublime *Intervention Divine*, Elia Suleiman, poète-cinéaste arabe israélien longtemps exilé (un de ces 1,3 million de Palestiniens qui purent avoir la nationalité israélienne sans bénéficier totalement des mêmes droits que leurs concitoyens juifs), a décidé de décrire poétiquement en quatre tableaux, tout en racontant l'histoire de sa famille depuis 1948.

La scène d'introduction, où Elia Suleiman, revenant au pays, se retrouve au milieu de nulle part à cause d'un chauffeur de taxi israélien qui ne reconnaît plus son chemin en implorant Dieu « qui l'a abandonné », est infiniment symbolique de cette situation où tous se demandent, Palestiniens ou Israéliens, pourquoi ils sont dans cette galère sans issue. Et dans ce no man's land, au milieu d'une nuit d'orage, l'esprit de Suleiman refait l'histoire de son pays et de son père disparu, résistant en 1948 à Nazareth donné pour mort après que les soldats l'aient jeté dans un ravin (mais depuis 2000 ans, c'est une ville où l'on resuscite plus facilement qu'ailleurs...).

Il revient sur son enfance dans une école juive où la lobotomisation sioniste des élè-

ves filait bon train ; sur les deux intifada... et jusqu'à aujourd'hui. Et chacune des périodes est l'occasion, toujours de manière tendre et burlesque, de montrer le dérisoire de tout, un désespoir tranquille mêlé de cynisme donnant à chaque Palestinien une force incroyable pour surmonter l'humiliation et la violence. Sans trop dévoiler le film, on rit encore à ce voisin aux théories politiques ubuesques qui, à chaque revers des Palestiniens (et ils furent nombreux), tente de s'immoler par le feu, mais ne parvient jamais à craquer l'allumette fatale... Ou, dans un contexte plus récent, Suleiman montre que la principale arme face aux Israéliens est le dédain et l'indifférence, comme quand ce jeune homme arpente la rue de long en large en téléphonant, sans se soucier une seconde du canon d'un tank qui le suit à 180°.

La force de Suleiman est de mêler étroitement émotion et burlesque : ainsi, dans une scène bouleversante, Elia écoute les larmes aux yeux, avec sa mère devenue muette, la magnifique chanteuse égyptienne Oum Kalsoum. Avec un sens du cadre splendidement théâtralisé, et sa dégaine d'échalas égaré omniprésente, Suleiman rappelle infiniment Tati qui comme lui savait, avec une économie quasi-totale de mots et le burlesque des situations, souligner de manière impitoyable la connerie humaine. Ici le clown blanc a une jolie gueule d'Arabe et on en est totalement ravi, et un immense éclat de rire ou la fulgurante beauté d'instant poétiques sont les preuves vivantes d'une âme que jamais la créinerie assassine d'un Netanyahu ou d'un Lieberman ne pourra abattre.

Une « utopie » pourrie

On s'imagine que l'antisémitisme est quelque chose d'hivernal, de grippal, de viral. On s'imagine que l'été, quand les cigales sont là, et que, le soir, le soleil est orange et les peaux dorées, nous n'avons rien à craindre de la haine. On s'imagine que la haine habite loin de l'été, des villas, des piscines et, au hasard, de la jolie ville d'Avignon, là même où se trouve un fameux pont sur lequel on danse. Je m'y suis promené, mais je n'ai pas eu le temps de danser : le bal a été gâché. Collé au Palais des papes se trouve un gentil petit cinéma qui ne paye pas de mine. Il est accueillant, son programme est alléchant. Que des bons films, bien triés. Le problème est que j'ai bien l'impression que les gérants aimeraient aussi choisir les spectateurs : « Utopia » n'est, hélas, pas seulement le nom du cinéma.

L'utopie apparaît clairement dès qu'on lit le programme qu'il édite et distribue. *Le temps qu'il reste* est un très beau film palestinien, et dont la beauté est louée en Israël même. Long-métrage signé d'un grand cinéaste, Elia Suleiman, il fut un événement marquant du dernier Festival de Cannes et l'on peut regretter qu'il n'ait obtenu aucune récompense.

Mais entrons dès à présent dans le vif du sujet, la critique qu'ont fait de ce film les gens anonymes d'Utopia, car ce qui suit, évidemment, n'est pas signé. Au moins, dans *Je suis partout*, Brasillach signait, lui. Il signait « Robert Brasillach » et c'était un salaud mais un salaud qui signait. La haine persiste toujours, mais tantôt elle signe et tantôt elle ne signe pas.

Utopia, c'est de la haine qui ne signe pas : c'est de l'utopie de groupe, du paraphe de lâche, du ratonage intellectuel. C'est de la lettre anonyme, et fière de l'être. Ça débute comme ça : « *Les tragédies de l'histoire sont souvent grotesques. Les Palestiniens vivent depuis 1948 un cauchemar kafkaïen.* » Le ton est donné. Ce n'est d'ailleurs pas un ton, qui est donné, c'est un coup. « *Quelques massacres plus tard, perpétrés par les milices juives...* » Là, c'est un hallali qui est sonné. Le mot « milice » collé au mot « juif », ce n'est pas un oxymore, c'est une honte. C'est définir, évacuant Auschwitz d'un coup d'adjectif non seulement mal placé mais déplacé, un concept qui donnerait aussitôt vie, dans la foulée, à de jolis avatars comme des nazis juifs, des fascistes juifs, des hitlériens juifs. Je sais bien que, ces temps-ci, on tente de faire passer

LE FIGARO mardi 18 août 2009

Par
Yann Moix *



« Le mot "milice" collé au mot "juif", ce n'est pas un oxymore, c'est une honte »

absolument les juifs d'Israël pour les petits-enfants naturels de Hitler. Pour les petits-neveux de Himmler.

Et c'est sans doute cela qui autorise les bobos ultragauchisants d'Utopia à écrire des phrases comme celle qui va suivre, et qui m'aura percuté en plein cœur de l'été : « *Elia Suleiman revient sur son enfance dans une école juive où la lobotomisation sioniste des élèves filait bon train...* » La « loboto-

misation sioniste » : vous n'avez pas rêvé. non. Vous avez cauchemardé, certes, mais vous n'avez pas rêvé. Ce n'est ni Alain Soral qui a écrit cela, ni Robert Faurisson, ni Dieudonné. Ce n'est pas Robert Brasillach, ou plutôt si : ce sont les Brasillach d'aujourd'hui. Ils ne se déguisent plus en officiers allemands, avec des bottes et des insignes ; ils portent des sandalettes et se parfument au patchouli, aiment la poterie et les bougies bio. Ils sont très à gauche mais de la manière dont, dans les années quarante, on était très à droite. Ils ont la haine des juifs parce que les juifs représentent à leurs yeux la force impériale dark-vadorienne universelle.

Croyant défendre la cause palestinienne, ils exacerbent en réalité la haine des Israéliens : dans leur misérable shaker intellectuel, ces alter-bobos-mondialistes utopisés inventent chaque jour le visage nouveau de l'antisémitisme contemporain : celui des babas cool cinéphiles et idiots, qui en voulant défendre des victimes réelles, définissent une manière inédite de vouloir en finir avec tout ce qui est juif dans l'économie du monde.

* Écrivain et chroniqueur au Figaro Littéraire